

CHAPITRE I - LES FEMMES ET LA GUERRE

Marie Sautet, de son nom de jeune fille Marie ETIENNE : l'autre façon de résister

Anne SIMON, docteur ès lettres, professeure, auteure de l'ouvrage « Marie Sautet, la marraine des poilus »¹

Pas une autre marraine de guerre n'a eu sa rue, ni même son impasse. Qu'avait-elle donc fait, cette Marie, pour que des milliers de soldats, combattants de la Grande Guerre, l'appellent leur « chère marraine », dans les lettres qu'ils lui adressèrent, quatre années durant ? Pour le comprendre, il faut se pencher sur la vie de cette petite femme discrète. Véritable héroïne de roman, son histoire méritait d'être mise en lumière. Fille de l'est, grandie sur des terres âprement disputées, Marie Etienne a connu une enfance heureuse à Metz, jusqu'à la funeste déclaration de guerre de la France à la Prusse, début d'un conflit qui voit se succéder les défaites. Le siège de sa ville natale dès le mois d'août 1870 met la fillette en contacts avec les réalités de la guerre : des milliers de malades et de blessés affluent, entassés dans des conditions sanitaires désastreuses. Elle n'a que douze ans lorsqu'elle accompagne sa mère et les « dames de Metz » qui se dévouent pour apporter un peu de soulagement aux soldats coupés de leurs familles. Son courage est récompensé le 21 janvier 1871 lorsque le médecin-chef de l'hôpital principal, remet une petite croix en or à « *cette petite fille qui a si bien fait son devoir* ». Elle n'oubliera jamais les scènes douloureuses auxquelles elle a assisté, qui lui ont appris l'importance d'un sourire, d'un mot d'encouragement. La fillette résolue d'antan s'en souviendra au mois d'août 1914 lorsque qu'elle décidera de s'engager auprès des hommes confrontés à la guerre. Rien ne semblait la prédisposer à une telle action : installée à Paris après son mariage avec Alfred Sautet, elle partage avec lui la responsabilité d'un commerce florissant sis 36 rue Réaumur où ils mènent une vie agréable dans le Paris de la Belle Epoque. Au début de l'été 1914, après une vie de travail, ils s'apprêtent à mener une existence paisible de retraités lorsque que la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France le 3 août précipite le pays dans une nouvelle guerre et bouleverse l'existence de ce couple tranquille. Les souvenirs de l'occupation de leur ville natale leur reviennent en mémoire : impossible pour eux de rester inactifs. Alfred n'a plus l'âge de combattre, ils n'ont pas d'enfants. Qu'à cela ne tienne : tous les soldats seront leurs enfants. Les Sautet se mobilisent et Marie va déployer une formidable énergie pour procurer aux combattants tout ce qui peut adoucir leur sort. Elle fait de leur appartement parisien un quartier général d'où partent chaque jours quatre cents colis, toujours accompagnés d'un mot d'encouragement imprimé et de leur adresse

¹ Editions des Paraiges – 2019 316 p.

personnelle : ceux qui le voudraient pourraient ainsi répondre et exposer leurs besoins. Dès le matin et parfois tard dans la soirée, aidées par trois ouvrières, elle confectionne les paquets. « *J'avais de la corne sur les doigts* » s'amuse celle que les soldats ne vont pas tarder à appeler leur « marraine ». Tous les soirs, c'est sur un charreton que les colis gagnent la gare : Cigarettes, friandises, linge, rien n'est trop beau pour adoucir le sort de ceux qu'elle appelle familièrement « ses enfants ». Pour se procurer de quoi remplir les colis, Marie frappe à toutes les portes. Elle obtient de grandes sociétés l'envoi d'échantillons de produits destinés aux soldats, elle récupère, lave et raccommode des vêtements civils pour les permissionnaires impécunieux, recueille bonnets, mitaines et chaussettes tricottés par toutes les bonnes volontés de son quartier. Marie est à l'écoute de toutes les demandes : un peu d'argent, un petit imperméable, « même usé », des ballons de football, un tam-tam... Dans les colis adressés aux « filleuls », le tabac occupe une place de choix : plus de dix tonnes seront envoyées sur différents fronts, et c'est évidemment Alfred qui en est la cheville ouvrière : il sait quel réconfort le tabac apporte durant les nuits de garde ou les heures de cafard. Pour tous ces envois, les Sautet reçoivent des remerciements chaleureux : lettres, poèmes, dessins arrivent quotidiennement à leur adresse. Nombreux sont les permissionnaires qui n'hésitent pas à leur rendre visite. Ils racontent leur quotidien, et leurs témoignages, complétés par les nombreuses lettres, permettent aux Sautet d'être parfaitement au courant de la situation matérielle et morales des combattants. Ainsi, les envois ne sont pas faits au hasard : les Sautet s'informent auprès des chefs de corps des besoins et des effectifs de leurs hommes sur les différents fronts, en France, en orient, sur terre et sur mer. Les colis sont collectifs, puis individuels, en fonction des courriers envoyés par des soldats qui remercient ceux qu'ils appellent « leurs généreux bienfaiteurs ». Ils se sentent soutenus, alors qu'au fil des mois, ils ont le sentiment d'être bien oubliés de l'arrière. Pragmatique, Marie apporte souvent elle-même les colis à leurs destinataires : elle n'hésite pas à prendre le train en plein hiver, munie d'un sauf-conduit, pour se rendre à Bar-le-Duc le 9 janvier 1915 ! Les soldats lui témoignent toujours un accueil chaleureux, c'est un peu leur grand-mère qui leur rend visite, apportant un peu de douceur dans un univers de violence et de mort.

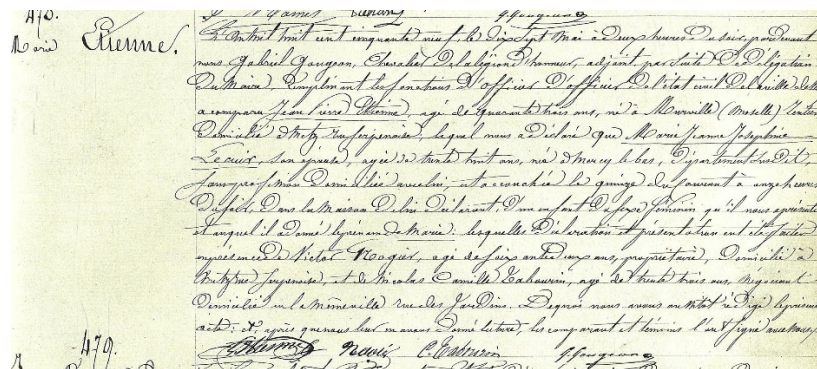
La paix revenue, cet inlassable dévouement ne prend pas fin : Marie organise des goûters pour les enfants, leur distribue des jouets, Albert fait appel à ses relations pour trouver du travail à des hommes rendus brutalement à la vie civile, et crée la FNAC, association d'entraide et de soutien pour regrouper les anciens Chasseurs. En remerciement de leur action, de nombreuses fêtes et banquets sont organisés en l'honneur des Sautet qui se déplacent dans tout le pays, véritable tour de France de la reconnaissance. Albert laisse la première place à sa femme, souvent portée en triomphe par ses admirateurs. Car si l'aide de son époux, très actif dans l'ombre, est indéniable, la détermination, l'enthousiasme, c'est bien elle. Au cours des nombreuses prises d'armes auxquelles ils assistent, Mémère, leur petite chienne, ne quitte

pas les bras de Marie, qui reçoit, par ailleurs, de nombreuses distinctions : la croix de la Reine Elizabeth de Belgique, le Nichan Iftikhar du Bey de Tunisie. Mais la grande fierté de la vie de cette femme si dévouée, qui ne cesse de répéter qu'elle n'a fait « que son devoir », c'est sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. Celle qui eut pour filleuls 40 Régiments d'infanterie, 10 Bataillons de Chasseurs, est décorée au cours d'une cérémonie qui se déroule le 28 octobre 1927 dans la cour des Invalides, suivie d'un banquet présidé par le président de la République en personne, Raymond Poincaré.

Mais ce dont elle fut la plus fière repose aujourd'hui, et selon sa volonté, dans des cartons d'archives au musée de la Cour d'or de Metz, sa ville natale : plus de neuf mille lettres, adressées par les soldats pour remercier de son inlassable dévouement celle qui s'est efforcée de rompre leur isolement et leur solitude, véritable trésor de guerre sauvés de l'oubli, et qu'elle a relues jusqu'à ses derniers jours à l'hospice d'Issy-les-Moulineaux qui abrita sa fin de vie : après la mort d'Alfred, privée de ressources, c'est là qu'elle finit ses jours. Le 14 janvier 1937, la nation lui rend un dernier hommage au cours d'obsèques nationales célébrées dans le recueillement. Gerbes, couronnes, venues de tous les régiments, de tous les bataillons qu'elle aima et secourut, lui firent une ultime escorte jusqu'au cimetière du Père Lachaise où elle se repose enfin auprès de celui qui fut son indéfectible soutien.



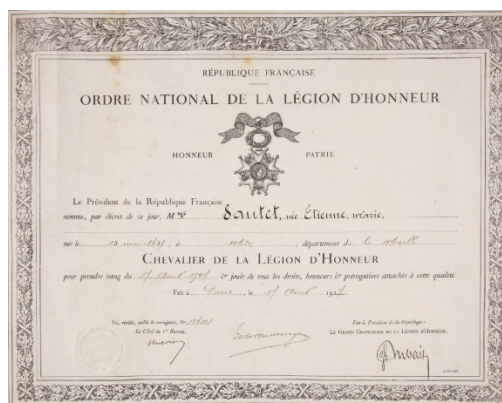
*Marie ETIENNE, épouse SAUTET
Photographie de Laurianne KIEFFER
Musée de la Cour d'Or – Eurométropole de Metz*



Acte de Naissance - Archives municipales de Metz



Remise de la Légion d'honneur à Marie SAUTET
Photographie de Laurianne KIEFFER
Musée de la Cour d'Or – Eurométropole de Metz



Diplôme de la Légion d'honneur
Photographie de Laurianne KIEFFER
Musée de la Cour d'Or – Eurométropole de Metz

Zoom généalogique-----

Anne Marie Célestine MICHEL : fondatrice du Manoir de Bethléem



Anne Marie Célestine MICHEL

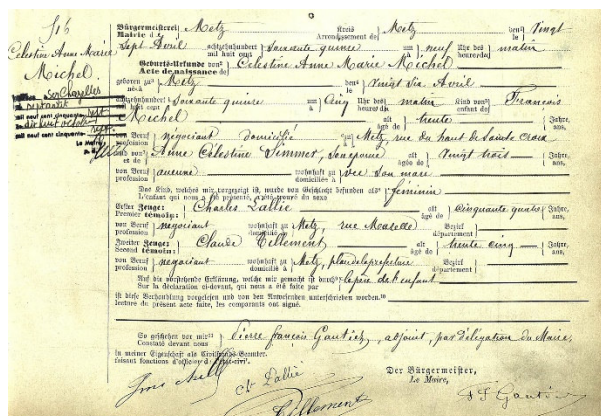
Photo extraite des Mémoires du Manoir de Bethléem – ADM série J

Célestine Anne Marie, dite Anne Marie Célestine MICHEL est née à Metz le 26 avril 1875.

En 1916, elle fonde le Manoir de Bethléem de Scy-Chazelles où elle recueille des jeunes filles orphelines dans sa maison de famille. Les fillettes sont scolarisées au manoir où les cours sont assurés jusqu'au brevet élémentaire. De nombreuses jeunes filles deviendront institutrices.

Anne Marie Célestine MICHEL a rédigé le journal de son association dans plusieurs cahiers déposés aux Archives départementales.

Son voisin, Robert SCHUMAN est le parrain de l'association. Elle décède le 7 août 1957 à Scy-Chazelles.



Archives municipales de Metz